

DU MONDE ENTIER

ANDREA BAJANI

Toutes les familles

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR VINCENT RAYNAUD



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SI TU RETIENS LES FAUTES

Aux Éditions du Panama

TRÈS CORDIALEMENT

Du monde entier

ANDREA BAJANI

TOUTES
LES FAMILLES

roman

*Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

OGNI PROMESSA

© *Andrea Bajani, 2010.*

Tous droits réservés.

Ouvrage publié en accord avec Marco Vigevani Agenzia Letteraria.

© *Editions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

Avertissement

Toute référence à des faits ou à des personnes existant ou ayant existé est fortuite. Les éventuelles altérations apportées à la topographie des lieux et à la chronologie des événements historiques obéissent à des exigences narratives, il s'agit là de cette forme particulière de falsification de la réalité qu'on appelle roman.

Les premiers temps où nous vivions ensemble, Sara m'accompagnait à l'école le matin pour voir les enfants. Nous venions juste d'arriver dans l'immeuble, le déménagement avait été vite expédié et, comme tout déménagement, ç'avait été une audition, les habitants qui nous regardaient par la fenêtre et nous qui nous efforcions de ne rien dire, de ne rien faire qui pût les déranger, nous voulions être acceptés d'emblée. Et donc, au début, nous ne mettions sur le balcon que des fleurs très voyantes, nous étendions nos plus beaux vêtements et nous faisions de notre mieux pour apparaître comme le plus uni des couples. Lorsque nous nous disputions, nous fermions les fenêtres afin qu'on ne nous entende pas et nous soufflions dans l'appartement toute la colère qui était en nous. La pièce enflait sous la pression de notre rage, les murs s'incurvaient, la chambre devenait grotte, à chaque hurlement un souffle supplémentaire, les murs qui poussaient vers l'extérieur, le plafond qui montait. Alors nous pensions à la dame du dessus et à son petit-fils, qui soudain voyaient le sol gonfler sous leurs pieds. Puis, quand nous avions fini de discuter, nous rouvrons les fenêtres

et notre rage se vidait dehors d'un coup, en un unique souffle qui vibrat, les murs redevenaient droits et le sol aussi. Puis, tout sourires, nous sortions sur le balcon, Bonjour, comment allez-vous? disions-nous lorsque nous voyions quelqu'un. Dans l'escalier, nous saluions tout le monde, moi qui me présentais et serrais la main aux voisins et Sara qui disait toujours Nous, parce que c'était rassurant de dire Nous. Et aussi parce que c'était romantique, c'était chaque fois se remettre ensemble, se choisir de nouveau. Enfin et surtout parce que c'était un souhait, Nous.

Dans le Nous que Sara prononçait, il y avait toute la vie que nous vivrions ensemble, telle une valise remplie de mots à ras bord sur laquelle on devait ensuite s'asseoir pour parvenir à la fermer. Afin que ce Nous existe, il était nécessaire qu'il y eût des enfants. Car son Nous était : Nous qui pour le moment ne sommes que deux, mais qui bientôt serons trois, quatre, voire cinq, et dont les enfants envahiront votre immeuble, des enfants qui au début pleureront un peu, puis qui iront sur le balcon, accompagnés par quelqu'un qui les fera marcher sur la pointe des pieds, si vous voulez vous pourrez les saluer, puis ils joueront seuls sur le balcon, le nez dans leur goûter, plus tard vous les verrez franchir le portail, la main dans celle de leur mère, sur le chemin de l'école, puis vous les verrez sortir seuls, parcourir deux mètres, regarder derrière eux, tourner le coin et s'allumer une cigarette, alors vous nous entendrez nous disputer avec eux, vous entendrez des portes claquer, des cris qui circuleront d'une pièce à l'autre de l'appartement, ensuite vous nous entendrez nous disputer entre nous, le père et la mère, car nous ne

serons pas d'accord sur la façon de les éduquer, et vous verrez l'un de nous, énervé, sortir fumer sur le balcon, puis rentrer et ressortir de nouveau, et, parmi nos enfants, il en est un qui s'en ira tous les après-midi, un autre qui, au contraire, restera tout le temps à la maison, et vous les verrez marcher d'une façon différente, en bas dans la cour, en bombant le torse ou en oscillant sur les jambes tels des singes, l'un, insolent, aura les épaules droites et l'autre aura les épaules voûtées, trahissant sa crainte, puis ils commenceront à amener à la maison petits amis et petites amies, et, quand vous vous serez habitués à l'un d'eux, d'un coup il ou elle ne viendra plus, et ils iront à l'université, vous les verrez partir le dimanche avec un sac de voyage et rentrer le samedi suivant avec le même sac déformé, puis vous les verrez emporter leurs quelques affaires et déménager, venir déjeuner un dimanche de temps en temps, à Pâques et à Noël, et nous, nous la mère et nous le père, vous nous verrez, soudain orphelins de nos enfants, assis de longues heures sur le balcon sans nous dire un mot, puis bondir dans l'appartement en entendant le téléphone sonner, et avoir de nouveau quelque chose à nous dire après la conversation téléphonique, et vous verrez des ventres pousser et traverser la cour avec nos enfants, et tout recommencera, vous entendrez de nouveau pleurer dans l'appartement, nous qui vieillirons alors d'un coup, un effondrement brutal, et, satisfaits, nous sourirons, tout occupés par ces enfants que nos enfants nous auront donnés à leur place.

Et pourtant nous faisons l'amour, nous, mais aucun enfant ne se décidait à venir. C'était notre Nous qui, chaque mois, tombait par terre et se cassait en deux, et

à force de le recoller il n'y a plus eu moyen de le réparer. Les premiers mois, c'était normal, faire chaque fois le tour complet, dévaler les cycles menstruels sans se poser de questions, ne même pas y penser, juste faire l'amour, car dès qu'on était assez proches on ne pouvait rien faire d'autre que de glisser les mains sous les vêtements de l'autre. Puis cette idée d'enfants était arrivée, une idée qui, au début, était une belle idée, avec laquelle nous nous endormions dans les bras l'un de l'autre. Faire l'amour était donc devenu une manière de gonfler notre Nous, de le faire passer de deux à trois, puis à quatre, tel un ballon en forme de lapin dans lequel on souffle fort : d'abord il ne se passe rien et soudain une oreille apparaît. À cette période, Sara m'accompagnait souvent à l'école le matin, elle saluait les élèves de mes classes comme s'ils étaient tous nos enfants. Elle en prenait un dans ses bras, Tu me trouves comment? elle me demandait. Chaque mois, c'était la même illusion. Pendant quelques semaines, nous y croyions, Sara disait qu'elle était prête. Alors nous nous baladions déguisés en famille, à deux derrière un ventre, nos yeux qui observaient et partageaient tout en trois. Et il y avait une force immense, Je n'ai peur de rien ni de personne, me disait Sara. Elle trouvait le moyen de s'approcher de toutes les femmes enceintes que nous croisions, même sans rien dire, juste pour être près d'elles, permettre à leurs ventres de dialoguer. Pourtant il ne se passait jamais rien et les mois commençaient à défiler, aucun de nous ne voulait entendre parler d'exams, au moins se partager la responsabilité. Elle, l'école, elle ne voulait plus y venir, chaque matin elle inventait une excuse différente pour rester à la maison et elle me saluait sur le pas de la porte. Chaque fois que je l'enten-

dais ouvrir le tiroir dans lequel elle rangeait ses serviettes hygiéniques, à la salle de bains, je savais que je la verrais se mordre la lèvre en sortant. Elle s'assiérait à côté de moi, puis elle ne dirait rien pendant des heures. Et, le soir, furieuse, elle se jetterait sur moi dans le lit. Nous avions donc commencé à faire l'amour n'importe comment, elle qui s'abattait contre moi, ses doigts de pied serrés de rage, ses yeux mi-clos débordants de colère. Puis nous restions là, chacun de son côté du lit, respirant les yeux ouverts, chacun avec une douleur qui n'appartenait qu'à lui et que l'autre ne pouvait pas apaiser.

Puis il y a eu une longue période au cours de laquelle il n'a plus été question du bébé. Nous tournions avec circonspection l'un autour de l'autre, comme s'il était allongé quelque part dans l'appartement, un fœtus invisible sur lequel nous devons veiller à ne pas trébucher. Nous nous déplaçons comme on le fait chez soi la nuit, les nerfs à fleur de peau et tout le corps en alerte, poser d'abord le talon puis la plante des pieds, les mains en avant. Et, si nous sentions sa présence, là, invisible et allongé sur le sol, nous l'enjambions, nous lançons un pied de l'autre côté, puis le corps suivait et, quand l'autre pied arrivait, nous recommençons à marcher. À force de ne rien dire, il devenait de plus en plus difficile d'avancer, ces créatures allongées et invisibles devenant plus nombreuses, se multipliant. Petit à petit, ces corps rassemblés sur le sol ont envahi notre maison, le couloir en était rempli, la salle de bains, le salon, la cuisine. Parfois nous avions l'impression d'en voir jusque devant la porte d'entrée, de devoir les prendre à bout de bras et les déplacer, ou bien se résoudre à ne pas sortir, s'asseoir et attendre qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Alors nous

nous asseyions et nous attendions, les yeux fixés au sol, les pieds serrés, figés dans les quelques espaces vides de cet appartement encombré.

Lorsque nous parlions aussi, c'était comme si nous l'avions toujours sous les yeux, cet enfant qui n'était pas là, comme s'il s'interposait entre nous et que, pour communiquer, nous dussions nous pencher sur sa droite et sur sa gauche, comme dans le bus. Et, lorsque nous ne parlions pas, nous nous regardions, les yeux de l'un suspendus à ceux de l'autre, à la fois coupables et récriminateurs. Chacun de nous deux aurait voulu y entrer, dans les yeux de l'autre, passer par-dessus le bord puis se laisser tomber, glisser le long des canalisations du corps pour gagner l'endroit où tout restait coincé. Là, quelque part, nous aurions pu comprendre lequel de nous deux ne fonctionnait pas, lequel s'était enrayé. Et, surtout, de là nous aurions également pu nous entraider, nous aurions passé toute la zone au peigne fin, centimètre par centimètre, nous serions parvenus à identifier l'erreur, à intervenir, démêler les fils, intervertir les contacts et vite remonter, sortir et enfin respirer. Mais on ne pouvait pas y pénétrer, dans les yeux de l'autre, il ne nous restait donc que cette alternance muette d'accusations et de demandes de pardon. Nous faisons encore l'amour, mais c'était devenu une rediffusion hésitante, à l'image de ces sauteurs en hauteur qui prennent leur élan et, au dernier instant, renoncent. Sara avait même cessé de pleurer, de temps en temps seulement elle venait vers moi et m'enlaçait, ma poitrine qui devenait son coussin, et on comprenait qu'elle n'en pouvait plus. Elle demeurait ainsi quelques secondes, Qu'est-ce qu'on fait? elle demandait,

sans se détacher de moi. Je sentais sa question réchauffer un point précis de ma poitrine, comme si nous étions obligés de nous parler à travers ce trou qu'elle creusait en moi avec le souffle de ses mots. Et, dans cette question, dans ce Qu'est-ce qu'on fait ? il y avait tant de choses. Il y avait le Nous qui s'écaillait, il y avait elle, il y avait moi, il y avait l'appartement, le nom sur l'interphone, et il y avait nos parents assis sur le balcon.

Alors nous avons pris un chien. Il était entré chez nous en professionnel aguerri, il avait jeté un rapide regard autour de lui, il était passé d'une pièce à l'autre, avec l'assurance de quelqu'un à qui il suffit d'un coup d'œil pour comprendre ce qu'il doit faire, puis il était revenu vers nous, il s'était couché en boule sur le tapis. Assis sur le canapé, nous avons affiché un air qui voulait dire On ne va pas chipoter, nous, de sorte qu'il y était resté, lui, sur le tapis, déjà las au bout de quelques minutes de travail. Mais nous ne lui avons pas donné de nom, car nous installer à table et faire une liste de noms, l'un en dessous de l'autre sur une feuille, nous donnait l'impression de lui faire jouer le rôle de l'enfant. Dès lors, il a passé son temps à se promener dans l'appartement tel un point d'interrogation. Seul le gamin de l'étage du dessus était heureux que le chien n'eût pas de nom, du balcon il lui en donnait chaque jour un nouveau, mais visiblement il suffisait au chien qu'on l'appelle pour qu'il remue la queue, et il plissait les yeux lorsqu'on le caressait. Dans tous les cas, il avait parfaitement compris quelle était sa tâche, la première chose qu'il faisait le matin c'était d'aller chercher dans la maison ces corps invisibles, ces présences muettes qui

transformaient notre appartement en entrepôt d'obsessions. Il les saisissait l'une après l'autre par une extrémité, entre ses crocs, il les traînait délicatement et les faisait glisser sur le sol, puis il les rassemblait toutes dans la pièce au fond du couloir, laissée vide dans l'éventualité où un enfant naîtrait, qui entre-temps était devenue la pièce du fer à repasser et des objets qu'on ne devait pas voir. Après quoi il retournait faire le chien, sortir et se promener au bout d'une laisse, poursuivre les oiseaux, se limer les griffes sur l'asphalte et mordiller des chaussons, et il dormait sur notre lit en nous haletant au visage un amour infini.

Mais, dans la chambre au bout du couloir, elles sommeillaient encore, ces présences que nous ne voulions plus dans la maison. La nuit, quand j'allais faire pipi, je passais devant cette porte fermée et j'avais l'impression de les entendre, toutes ces respirations, un courant d'air qui me glaçait les pieds. Une fois, nous nous sommes même croisés devant la porte, Sara et moi, et il n'a pas été nécessaire de se dire quoi que ce soit. Juste lui donner un baiser sur le front, moi, elle qui portait mon tee-shirt et avait les yeux fermés. Puis nous nous retrouvions dans le lit, Sara se serrait contre mon dos, elle se collait contre moi et m'enlaçait, dessinant avec son corps une ligne parallèle au mien, un bras par-dessus, jeté de l'autre côté comme une ancre. Tout ce dont le chien arrivait à nous débarrasser revenait ensuite dans des rêves que nous ne racontions pas, courant derrière lui d'un bout à l'autre de la ville, lui qui était devenu notre geôlier et sa laisse la corde qui nous reliait. Nous le regardions chasser les pigeons et, chaque fois qu'il

disparaissait dans un buisson, chaque fois qu'il sortait du parc à la suite d'un autre chien, chaque fois que nous ne le voyions plus, nous espérions qu'il ne ferait pas demi-tour.

Le dernier mois d'école avant les vacances, nous avons enregistré les bruits. Chaque bruit, même ceux qu'il nous semblait ne pas avoir entendus, nous le capturions dans de mini-enregistreurs. Les élèves de ma classe se déplaçaient par groupes avec leurs petits boîtiers, ils les promenaient sur les murs de la salle des pions, sous mon bureau, sur le cartable de leurs camarades, dans les cahiers et dans la corbeille à papier, ils les frottaient contre les enseignantes. À les voir se balader comme ça, retourner les chaises sur les tables pour mieux aspirer le bruit là-dessous, on aurait dit une entreprise de nettoyage. Les bruits les fascinaient, ils jaillissaient d'endroits où on ne devenait pas leur présence. Lorsqu'ils étaient à l'intérieur, on ne les entendait pas. Jusqu'alors, les enfants n'avaient pas remarqué cette alternance de silences qui duraient une heure et de soudaines explosions de voix, presque aussitôt avalées par un autre silence, puis une autre explosion, et ainsi de suite pendant toute la journée. C'était le rythme du quartier, notre école primaire qui marquait les heures pour tout le monde. C'était une horloge à coucou d'où, toutes les heures, sortaient trois cents visages

d'enfants tous ensemble qui, d'abord, avaient la bouche grande ouverte, puis retournaient s'enfermer derrière les fenêtres.

Les bruits qu'enregistraient les enfants, nous les rangions tous dans des archives. Il y avait ces sessions hebdomadaires au cours desquelles les équipes d'enfants faisaient la queue, trois ou quatre par groupe, et leur représentant qui tenait l'appareil à la main. Moi, je prenais l'enregistreur, j'y enfilais un câble que je reliais à l'ordinateur et nous attendions que les bruits se déversent d'un côté à l'autre. Durant le transfert, les enfants ne regardaient ni l'ordinateur ni l'enregistreur, mais le câble, comme si c'était là que tout avait lieu, comme si la pionne et les maîtresses circulaient bel et bien dans ce fil, puis le bureau, la corbeille à papier, Caterina et la trousse violette de Matilde. Ils l'observaient et s'attendaient à le voir changer de forme, tel le serpent qui a mangé une souris. Enfin, quand tous les bruits étaient dans mon ordinateur, je débranchais le câble et ils poussaient un soupir de soulagement. Alors il fallait donner un nom à chacun des bruits, les classer sans les mélanger. Sur l'ordinateur, nous avons créé quatre sections, quatre dossiers intitulés Personnes, Lieux, Objets et Animaux. Pour les enfants, c'était source de longues tractations et de quelques disputes qui ne duraient pas longtemps. Ils s'éloignaient de moi, formaient un cercle tels des joueurs de rugby, ils parlaient avec animation pendant quelques instants puis revenaient avec le nom à donner au bruit. À tour de rôle, ils s'asseyaient et le tapaient sur le clavier, leur doigt qui planait comme un rapace au-dessus des touches. Et donc, à la fin de ces séances, nous classions

Remerciements

Ce roman a de nombreux domiciles. Tout au long de son écriture, il a bénéficié de beaucoup de réconfort et d'hospitalité. Dans certaines maisons, j'ai reçu chaleur et soutien, il y a eu confrontation intellectuelle et humaine. Dans d'autres, on m'a offert des témoignages précieux et douloureux, dont je me suis efforcé par tous les moyens de prendre soin. D'autres encore ont été de véritables refuges. Ces lieux, mais surtout ceux qui les habitent, ont fait de ce roman ce qu'il est aujourd'hui. Enfants et adultes, je veux tous les remercier de cette façon, sans les nommer et en les laissant à l'intimité de leur logis. Ils ont signifié — et signifient toujours — tant pour moi, chacun à sa façon, que cette pensée m'émeut. Chacun d'eux saura se reconnaître, avec la pudeur et l'affection qu'il mérite.

Ces lieux se trouvent : à Turin, Strada Consortile del Salino, Via Belfiore, Lungo Po Antonelli, Via Fratelli Calandra, Via Vincenzo Gioberti, Via Carlo Alberto, Via Fidia, Via Sant'Antonino, Via Biancamano et Corso Siccardi; à Torre Pellice, Vicolo Dagotti; à Milan, Via Cappuccio; à Trente, Via Francesco Petrarca; à Camogli, Piazza Don Bosco; à Bologne, Via delle Fragole; à Gênes, Via Assarotti; à Voronej, Ulitsa Michurina (VGAU); à Moscou, Ulitsa Pjatnitskaïa; à Paris, rue de l'Université et rue Becquerel; à Reano, fraction Fontanelle; à Cuneo, Via Beppe Fenoglio et Via Luigi Teresio Cavallo. Qu'ils reçoivent tous mon salut.



Toutes les familles

Andrea Bajani

Cette édition électronique du livre
Toutes les familles d'Andrea Bajani
a été réalisée le 20 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135035 - Numéro d'édition : 185080).

Code Sodis : N49961 - ISBN : 9782072450051
Numéro d'édition : 232872.